

# HYGIÈNE ET BEAUTÉ



Kenji Kawakami , « Pochoir à lèvres ». Un masque pour bien se maquiller et éviter les débordements.  
Fourni avec son tube de rouge à lèvres.

**Chaque semaine pendant la fermeture exceptionnelle du Palais de Tokyo, le service de la médiation culturelle revient sur un mot ou un concept majeur de l'art contemporain illustré par de nombreux exemples puisés dans les expositions du Palais de Tokyo.**

Alors que la notion d'hygiène a été totalement bouleversée par une pandémie mondiale, ramenant le savon au cœur de nos préoccupations quotidiennes, les normes d'hygiène et par extension de beauté ne cessent d'évoluer dans le temps et dans l'espace. Dissimulés derrière nos masques qui constituent presque une seconde peau, la frontière entre hygiène et beauté devient poreuse : si l'hygiène comprend tous les gestes et rituels permettant de conserver son corps propre et en bonne santé, certains de ces gestes basculent vers des injonctions esthétiques. La gestion de la pilosité corporelle est différée chez les hommes et les femmes, aidée par le développement de nouvelles technologies, comme l'explique la sociologue Ellen Van Ost à propos des rasoirs Phillips : l'objet technique masculin devient un objet esthétique féminin.

Si l'art nous permet de saisir certaines normes d'hygiène et de beauté des siècles passés – pratique de bains par les élites,

utilisation d'herbes et fleurs pour conserver une bonne odeur, etc. –, il permet également de transgresser ces normes. L'artiste et chercheuse Sissel Tolaas développe depuis les années 1990 des odeurs et parfums allant à l'encontre du bon goût : parfum de sans-abri, fromage fait à partir de sueur humaine, ou répertoires d'odeurs du quotidien. Les cheveux, matériaux pauvres de l'art, sont exploités dès les années 1960 dans l'*Arte Povera* ou par David Hammons dans la sculpture *Stone With Hair* (1998), où il utilise des cheveux crépus récoltés chez les coiffeurs du quartier afro-américain de Harlem, à New York.



David Hammons, *Stone With Hair*, 1998.

Les normes de beauté naissent d'un regard masculin porté incessamment sur les femmes. Laura Mulvey parle de « male gaze » et dénonce la sensation des femmes d'être toujours observées (par les autres et par elles-mêmes) : la minceur, les traits fins, la blancheur ou la douceur deviennent des objectifs permanents à atteindre, mettant de côté toute autre forme de beauté. Virginie Despentes dénonce dans *King Kong Theorie* (2006) le « marché de la bonne meufs » duquel sont exclues « les moches, les vieilles, les camionneuses, les frigides, les



Philip Pockock, *Miriam and Bestia, West Berlin, 1982*, from the series *Wall Sickness (Mauerkrankheit)*.

mal baisées, les imbaisables, les hystériques, les tarées », et ce jusqu'aujourd'hui : en mars 2021, le corps nu, flétri et vieillissant de la comédienne Corinne Masiero manifestant pour les droits des acteur·ice·s de la culture lors de la cérémonie des César est taxé de vulgarité. Cette vulgarité repoussante, qui a le pouvoir de perturber l'ordre établi, a été brandie par le mouvement punk dès les années 1970. Les « bodmods » – tatouages, piercings, scarifications, etc. –, le maquillage outrancier, les cheveux hérissés et colorés, les crânes rasés, les épingles à nourrices perçant les joues, sont autant d'outils de la panoplie punk et d'insultes à la bonne société bourgeoise. Le punk détruit les notions de beauté et d'hygiène : ce sont des corps sales, traversés de fluides – sang, urine, excréments, sperme, vomi, etc. – et non conformes aux normes de genre – les jupes et le maquillage ne sont plus marqués comme féminins. Les modifications corporelles passent aussi par la chirurgie esthétique (et plus tard les filtres de beauté sur les réseaux sociaux), que l'artiste ORLAN critique avec sa série d'opérations chirurgicales-performances (1990-93) qui ont pour objectif de sculpter une apparence physique hors normes. Les autoportraits de Cindy Sherman grimée en clown sont également un pied de nez aux définitions

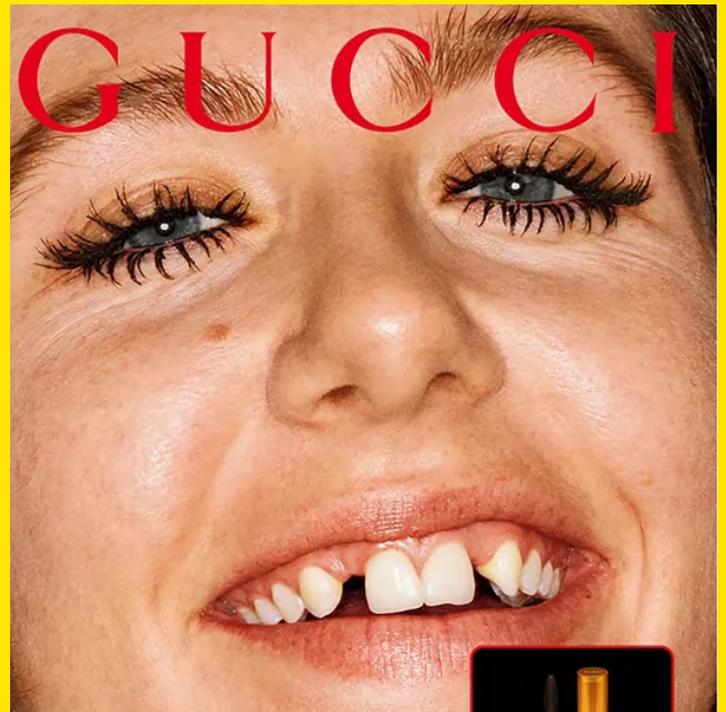


Cindy Sherman, *Untitled #413*, 2003.

contemporaines de l'apparence et du genre : le maquillage devient un outil monstrueux pour se recréer une identité. C'est également le cas des pratiques de « drag », dont l'objectif est de performer une féminité extravagante dans un contexte de divertissement, soulignant ainsi que le genre n'est qu'une construction sociale. Si les pratiques autour de la « beauté » sont critiquables, elles permettent également la construction d'espaces communautaires : certains salons de coiffures ou de manucure sont des refuges pour les minorités, tandis que les communautés en ligne, sur YouTube ou TikTok, permettent de valoriser le maquillage comme une pratique artistique à part entière. La beauté doit être réclamée, non pas

comme une norme, mais comme un champ d'expérimentations, comme l'a souligné le photographe Martin Parr lorsqu'il immortalise le sourire atypique de la chanteuse punk Dani Miller pour une campagne de rouge à lèvres de la marque Gucci.

Nous vous invitons donc à parcourir différentes manifestations de l'hygiène et de la beauté à travers les archives du Palais de Tokyo : salon d'esthétique éphémères, parfums de pauvres, mises en beauté clownesques ou performances chevelues.



Martin Parr, photographie de Dani Miller portant un mascara Gucci, 2019.

# Normes de beauté

## Démaquillant acide

Dans le cadre de l'exposition « Every Angle is an Angel » (2016), Shana Moulton présente une installation au sein de laquelle sculpture, vidéo et performance sont intimement liées, décrivant à travers un personnage féminin, son alter ego, les aspirations et les rituels d'une société en quête de spiritualité. Dans la vidéo *Swisspers* (2013), Cynthia se démaquille au point de tailler sa chair, à l'aide d'un produit de beauté appelé *Swisspers*, tout en pratiquant l'ASMR (Autonomous Sensory Meridian Response), qui consiste à chuchoter ou à utiliser une voix apaisante pour induire une sensation de picotement dans la tête et le cou du spectateur. Shana Moulton explore depuis plusieurs années les profondeurs de la culture vernaculaire mondialisée, des appareils de beauté à la décoration intérieure : en somme, tous les objets conçus pour améliorer notre bien-être. L'artiste a construit depuis plusieurs années son alter-ego Cynthia, un personnage qu'elle utilise en

ligne et dans ses performances. Ce personnage incarne à la fois l'expression à la fois comique et mélancolique de ses désirs secrets, mais est aussi le reflet des normes culturelles de notre société. Cynthia est à la fois son « moi dans la salle de bain », son « moi s'inquiétant du vieillissement » ou son « moi feuilletant des magazines de beauté ».

## Parfums de pauvres

Dans le cadre de l'exposition « Futur, ancien, fugitif », Fabienne Audéoud présente une collection des *Parfums de pauvres*, qui regroupe environ quatre-vingt bouteilles de parfums bas de gamme achetées à moins de cinq euros dans des magasins des quartiers populaires du 18ème arrondissement à Paris ou lors de voyages à l'étranger. Ils sont choisis pour leurs noms et en fonction de leur prix. Les parfums dits de « grandes marques » symbolisent une forme de luxe, de plaisir et de bien-être. Par les noms qu'ils affichent, ils fonctionnent comme des marqueurs sociaux et expriment, pour les créations récentes, soit un certain air du temps soit des notions sociologiques que le marketing considère comme fortes, signifiantes ou porteuses. Présentée dans une vitrine qui rappelle celle des grands magasins, cette collection de parfums détourne le marketing et le champ lexical des marques officielles pour produire une « sculpture de mots » aux connotations sexuelles humoristiques.



Shana Moulton, *Swisspers*, 2013.



Fabienne Audéoud, *Parfums de pauvres*, vue de l'exposition « Futur, ancien, fugitif », Palais de Tokyo, 2019.



Mika Rottenberg, *Ponytails*, vue de son exposition personnelle, Palais de Tokyo, 2016.

## Queue de cheval

En 2016, dans le cadre d'une exposition monographique au Palais de Tokyo, Mika Rottenberg expose notamment la série *Ponytail* (2016), un ensemble de mèches de cheveux motorisées incrustées dans des trous creusés dans un mur. Si Mika Rottenberg fait régulièrement appel à des femmes dont les particularités physiques sont vantées ou mises à disposition sur Internet, elle souligne ici l'objectification du corps des femmes, en isolant l'un de leurs attributs : leurs cheveux. Entre mécanisation et animalisation, ces cheveux doux et soyeux s'agitent au rythme d'un cheval au trot, soulignant la déshumanisation qui est faite des corps alors absents, que l'on imagine dissimulés derrière le mur. Non sans rappeler les *Glory Holes*, un dispositif utilisé dans les productions pornographiques permettant de mettre l'accent sur les organes sexuels, l'œuvre nous renvoie à la fragmentation et la marchandisation des corps dans la société contemporaine.

# Hygiène à outrance

## Liquides bleutés

En 2019, Jean-Charles de Quillacq présente *Shower gels washer fluids*, dans le cadre de l'exposition « Futur, Ancien, Fugitif », une œuvre composée de deux bacs de liquides bleus, rappelant les pédiluves des piscines municipales. L'un est rempli de gel douche de la marque Axe, dont les bouteilles vides jonchent encore le sol. L'autre de liquide lave-glace. L'hygiène du corps et l'entretien automobile se réunissent ici au seuil d'une virilité stéréotypée. Au cœur du travail de l'artiste, le corps est associé aux objets et produits qui le façonnent. Collision, le nom donné par Axe à une gamme de produits masculins, annonce la rencontre brutale de deux corps ou objets en mouvement, que l'on peut assimiler à la pénétration sexuelle, ou tout du moins à un rapport libidinal au monde où l'humain disparaît derrière l'objectivation de son corps.

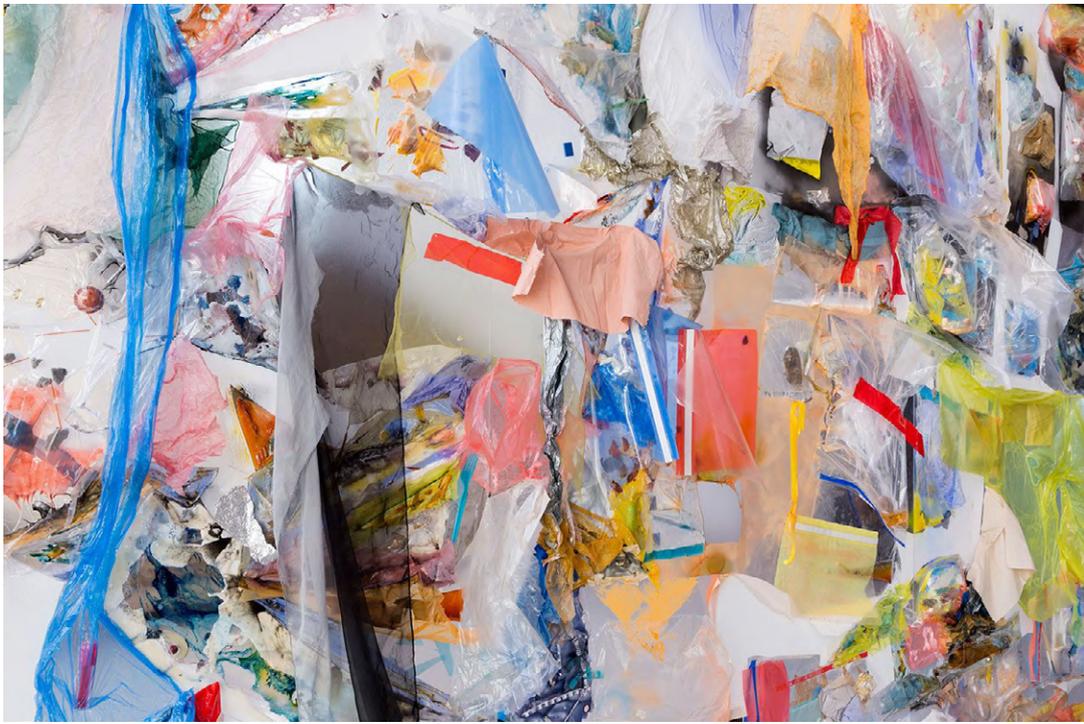
## Surconsommation de beauté

Dans le cadre de la carte blanche de Camille Henrot, « Days are Dogs », en 2017, Samara Scott présente une installation colorée, nocive et chatoyante composée de déchets, notamment de nombreux produits de beauté féminins bon marché. Chacune des interventions de l'artiste est précédée, en amont, d'une batterie de tests, dans lesquels elle éprouve, à des fins esthétiques, la résistance et les performances des multiples matériaux qui composent ses œuvres. Lingettes pour les mains, teinture pour cheveux, savon, caviar de bain, ombres à paupières, élastiques pour cheveux, extensions de cheveux, collants, sels de bain ou limes à ongles font partie des très nombreux matériaux employés par l'artiste pour traduire la nostalgie qui émane des produits de grande



Jean-Charles de Quillacq, *Shower gels washer fluids*, 2019.

consommation. Ses tapisseries périssables renvoient à des natures mortes qui témoignent de l'abondance de déchets produits pour répondre aux diktats de la beauté imposés par notre société : « Pas de paillettes sans ces tonnes de déchets », souligne l'artiste.



Samara Scott, vue de l'exposition « Days are Dogs », Palais de Tokyo, 2017.

## Collages chimiques

Dans le cadre de l'exposition et programme de performances « L'institut d'esthétique », en 2017, Mimosa Echard présente une sélection de peintures de sa série A/B. Dans ces « poèmes en *dripping* » (de l'anglais *to drip* (goutter), procédé pictural qui consiste à laisser couler ou projeter de la peinture sur des toiles), on retrouve différents objets qui s'entremêlent : des plantes, des médicaments, des pilules contraceptives, des compléments alimentaires, ou des vitamines vendues en pharmacie. L'artiste, fascinée par toutes ces substances, joue des oppositions entre antidote et poison, organique et synthétique, fécondité et stérilité. Tous les éléments sont figés dans la résine, la cire dépilatoire ou la cire d'abeille puis enfermés dans une boîte en plexiglas, afin de produire des réactions chimiques aléatoires. L'artiste s'approprie les matériaux de consommation, qui sont liés à certaines technologies appliquées aux corps féminins. Comment parlent-ils du corps ? Et de quels corps ?



Mimosa Echard, *A/B*, vue de l'exposition « Le rêve des formes », Palais de Tokyo, 2017.

# Institut d'esthétique

À l'automne 2017, dans le cadre de La Manutention, un programme de résidence dédié aux artistes performeurs, le Palais de Tokyo accueille un institut d'esthétique très particuliers: plus d'une trentaine d'artistes investissent un espace rempli de lotions, de tables de massages ou de sons relaxants. Les artistes fondateurs de cet institut, Emile Degorce-Dumas, Haily Grenet, Vincent Voillat, ont la volonté d'y interroger les relations humaines et leurs représentations au travers de pratiques de soins.

## Escargots et culte du soleil

Emile Degorce-Dumas, Haily Grenet, Vincent Voillat présentent ainsi plusieurs oeuvres, dont des séances de soin de la peau par l'action de la bave d'escargot. Cette dernière est considérée comme un actif révolutionnaire dans le milieu des produits cosmétiques. Ses composants naturels ont des propriétés régénérantes et réparatrices pour les cellules de la peau humaine, permettant de traiter et réparer beaucoup d'imperfections de l'épiderme. Le projet *Sólarsteinn UVB* est, quant à lui, un monolithe hybride qui pourrait être un objet sans âge érigé pour convoquer la bonne mine et le teint hâlé, ou un objet de culte contemporain à la gloire du soleil. Néanmoins ce dernier est à la fois indispensable à la vie humaine mais aussi destructeur, notamment à cause des rayons ultra-violet qu'il dégage, provoquant brûlures de la peau, relâchement des tissus ou apparition de rides. Les rayons pénètrent profondément et peuvent entraîner des modifications génétiques, touchant l'ADN.



Vincent Voillat, *My beauty Snail project*, vue du programme performatif « L'institut d'esthétique », Palais de Tokyo, 2017.



Vincent Voillat, *Sólarsteinn UVB*, vue du programme performatif « L'institut d'esthétique », Palais de Tokyo, 2017.

## Walking Dead Beauty !

L'artiste Elsa Lefebvre présente *Walking Dead Beauty !*, une performance montrant des patients de chirurgie esthétique devenus des zombies, qui se sont emparés du pouvoir. De manière loufoque et un brin totalitaire, ils font régner l'éloge de la laideur et de l'échec dans une émission de télé réalité : « Walking Dead Beauty » ! À la tête de cette émission punk, une zombie-chirurgienne-gourou accompagnée de ses acolytes stagiaires-zombies-pop. Des personnes du public y sont opérées arbitrairement pour modifier leur corps afin qu'ils reprennent les standards irrationnels de la laideur.



Mathilde Fernandez & Cécile di Giovanni, *Porter la peau de sa victime*, vue du programme performatif « L'institut d'esthétique », Palais de Tokyo, 2017.



Elsa Lefebvre, *Walking Dead Beauty !*, vue du programme performatif « L'institut d'esthétique », Palais de Tokyo, 2017.

## Porter la peau de sa victime

Mathilde Fernandez & Cécile di Giovanni présentent une performance qui explore le thème de la beauté dans le film d'horreur, fouille dans la mémoire des plus mauvais slashers. Entre ventriloquie et doublage francophone crispant on assiste à l'allégorie d'une des plus grandes inquiétudes de notre temps : vieillir. Désirs, peurs, souffrances ou violences, le public assiste à la décompensation d'un personnage central dont le discours s'étirole entre mémoire personnelle et cauchemar collectif.

# Miroirs et regards

de personnages tout droit sortis du monde de la nuit – un barman, une pole danseuse, un dealer : tous et toutes sont influencés par les suggestions et désirs de la nymphe, qui communique uniquement par l'intermédiaire du smartphone.

## Narcisse et Echo

Dans le cadre de l'exposition « Futur, ancien, fugitif », Mélissa Airaudi présente *Derniers Narcisses (Nuit 2)*, une pièce immersive itérative qui sonde les nouveaux rapports de séduction, de contemplation et de représentation de soi, générés par les médias sociaux. La représentation du corps féminin est mise en relation avec le mythe de Narcisse, et plus particulièrement avec le personnage de la nymphe Echo. Cette dernière aida Zeus à tromper la jalousie d'Héra, sa femme, et subit la colère de celle-ci. Alors condamnée à ne plus pouvoir parler, sauf pour répéter les derniers mots qu'elle avait entendus, elle meurt de chagrin, après être tombée amoureuse de Narcisse, sans pouvoir lui faire part de ses sentiments.

On découvre l'artiste, incarnant la nymphe Echo, errant sous la vitre lumineuse de son iPhone projeté sur un écran. Elle est entourée

## Fascination hollywoodienne

En 2013, l'exposition « La fin de la nuit (partie 1) » était consacrée à la figure iconique de Kenneth Anger, rassemblant des œuvres de jeunes artistes de Los Angeles autour du cinéma expérimental, du mysticisme et des contre-cultures californiennes.

Figure iconique du cinéma expérimental et queer depuis les années 1950, Kenneth Anger est fasciné depuis l'enfance par les actrices hollywoodiennes et leur beauté. [Puce Moment](#) (1949) est un court-métrage tiré du projet de long métrage *Puce Women* qui devait mettre en scène des actrices du Hollywood des années 1920 déambulant dans une atmosphère nostalgique. Les 6 minutes du court-métrage nous montrent finalement l'actrice Yvonne Marquis choisissant sa tenue du jour et se préparant avant d'aller promener ses chiens. On contemple alors l'actrice dans une forme d'extase au milieu de ses appareils : bijoux, robes, souliers ou parfums.



Mélissa Airaudi, *Derniers Narcisses (Nuit 2)*, dans le cadre de l'exposition « Futur, ancien, fugitif », Palais de Tokyo, 2019.



Kenneth Anger, *Puce moment* (photogramme), 1949.

# Réclamer la beauté

les mystères des grands fonds marins. D'élément d'apparat, la coiffure devient une recreation de soi laissant entrevoir les possibilités de transformations ou d'extension du corps humain.

## Coiffurisme

En 2015, le créateur et « coiffuriste » à l'imaginaire fantasque Charlie Le Mindu présente au Palais de Tokyo Charliewood, une revue d'un nouveau genre mêlant mode, performance, musique, danse, vidéo et installation. Le spectacle se déploie au-delà de la scène, mêlant d'étranges « sculptures capillaires » aux proportions du corps et des éléments inspirés de l'univers du cabaret. Ses productions mêlent postiches, costumes, maquillage, peinture corporelle, sculptures et décors, et s'inspirent de sujets aussi divers que la mythologie antique, les bestiaires fantastiques, les coiffes médiévales ou

## Catch, paillettes et féminisme

Dans le cadre de la 4<sup>e</sup> édition du festival « Do Disturb » au Palais de Tokyo, en 2018, le collectif de catcheuses féministes [Future Ladies of Wrestling](#) offrent un véritable show à l'américaine, utilisant les codes spectaculaires du sport de combat. Les codes de la féminité – maquillage, paillettes, cheveux colorés – servent ici à réinvestir les codes d'un sport considéré comme masculin, pour y faire de la place aux femmes. Il ne s'agit plus ici d'utiliser ces outils cosmétiques à des fins de séduction, mais à des fins de divertissement et d'empowerment, loin de la douceur et des bonnes manières.



Charlie le Mindu, *Charliewood*, Palais de Tokyo, 2016.



Victoria Sin, série de lingettes démaquillantes, *Was She Enough ?*, 2017.

## Masques de maquillage

Sin Wai Kin (ou Victoria Sin de son nom de scène) participe à la 5<sup>e</sup> édition du festival « Do Disturb » au Palais de Tokyo, au travers d'une performance de drag, accompagné·e de la·e musicien·ne Shy One. Sa pratique artistique repose sur la performance, la vidéo, le dessin, l'édition de *zines*, ou encore l'écriture de courts textes de fiction spéculative. Inspiré·e par Jessica Rabbit ou Marilyn Monroe, iel utilise le drag pour déstabiliser les notions essentialistes et binaires du genre en insistant sur sa nature performative. Cette pratique lui permet de reprendre de la place dans des espaces à prédominance masculine et blanche.

Sin Wai Kin critique la représentation de la féminité, les normes de beauté occidentales et « l'identification avec l'imagerie sexuée et racée et la façon dont celle-ci investit les corps ». Ces thèmes sont visibles dans la série de lingettes de maquillage usagées de Victoria Kin, qui deviennent « une relique de la performance ou du travail accompli ce soir-là ».



Future Ladies of Wrestling, dans le cadre du festival « Do Disturb », Palais de Tokyo, 2018.

TOP 3 DES  
GADGETS  
ESTHÉ-  
TIQUES DE  
KAWAKA-  
MI KENJI

L'artiste-ingénieur japonais Kenji Kawakami invente depuis les années 1980 des objets qu'il qualifie d'utiles mais inutilisables. Ils sont censés nous dépanner dans notre vie quotidienne. Kenji Kawakami est l'auteur de plus de 1000 de ces gadgets, nommés *chindōgu*, sans avoir de brevet. Il présente une sélection de ces gadgets, dont bon nombre concernent des considérations cosmétiques ou hygiéniques, dans le cadre de l'exposition « Le Bord des mondes », au Palais de Tokyo. Voici nos favoris !



Kenji Kawakami, « Sèche cheveux pédestre ». Pour se sécher les cheveux en marchant.



Kenji Kawakami , « Pochoir à lèvres ». Un masque pour bien se maquiller et éviter les débordements. Fourni avec son tube de rouge à lèvres.



Kenji Kawakami, « Chaussettes manucure ». Se vernir les ongles est une tâche de précision et qui demande un certain entretien. Ces chaussettes, en revanche, s'enfilent en un clin d'oeil pour donner l'impression d'un pied parfaitement soigné.

**NOUVEAU**

# ICONO-DICO

Si cette plongée dans les archives cosmétiques du Palais de Tokyo vous a plu, poursuivez la réflexion avec nous en partageant vos meilleures références sur sur notre page **Are.na**.

<https://www.are.na/palais-de-tokyo/icono-dico-hygiene-et-beaute>

## Comment participer ?

Tout le monde peut ajouter ses propres contenus sur les « channels » de notre profil Are.na. Cette semaine, aidez-nous à rassembler des références sur **l'art l'hygiène et la beauté**. Images, articles, vidéos, pages Web sont les bienvenus.

## Are.na c'est quoi ?

C'est une plateforme en ligne **collaborative** permettant d'organiser des informations sous la forme de tableaux d'images.

## Comment ça marche ?

- 1 – Consultez nos « channels » sans inscription. Vous découvrirez des ressources sur la thématique de la semaine.
- 2 – Si vous souhaitez contribuer, créez en quelques clics un compte sur Are.na.
- 3 – Ajoutez vos références en créant des blocs (télécharger une image, copier-coller un URL).
- 4 – Partagez cette page avec vos proches !

